

La mort de Péguy

Monique Joachim

Number 86, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68774ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joachim, M. (2013). La mort de Péguy. *Brèves littéraires*, (86), 74–76.

MONIQUE JOACHIM

LA MORT DE PÉGUY

Une chaumière perdue au creux d'une vallée.

Une pancarte artisanale

À LOUÉ
FRAPPER PORTE DACÔTER

Je suis preneuse.

La vieille dame, propriétaire des lieux, me tend la clef d'une main, attend de l'autre que je lui remette en entier le loyer de trois mois, meuble l'entre-deux du geste d'un vibrant :

« J'sais bien que nous sommes mitoyens, mais c'n'est pas la peine de m'parler. Je n'aime que les ânes et les choux. »

Ah bon ! de toute façon, je ne suis pas venue ici pour causer.



Ma nouvelle demeure.

Une seule pièce on ne peut moins accueillante, tout à fait à l'humeur de ma vieille, sombre et renfermée. Sur la galerie, une table où j'ai installé un cahier et des crayons en grève, et une chaise que j'occupe toute la journée.

Le jardin de choux s'étend sur ma droite, beau comme un parterre de Versailles, hospitalier comme une nappe à carreaux. Sur ma gauche brille comme un sou neuf l'enclos d'une huitaine d'ânes adultes et d'un presque-nouveau-né affligé d'une patte folle, qu'affectionne tout spécialement la mégère, momentanément apprivoisée.

Je l'observe. Elle s'affaire, d'un endroit à l'autre, bichonnant les légumes, bouchonnant les ânes, cajolant à l'excès l'ânon qui manque à chaque pas de se casser la gueule.

Il s'installe dans ce mouvement de balancier – ânes choux, ânes choux – une harmonie bienfaitrice. Les choux sont heureux, les ânes comblés. Je me sens tout apaisée.

« Vous devriez lorgner les hauteurs plutôt que d'm'espionner. »

La sérénité n'a pas duré.

Mon regard, remis au pas, se tourne vers les imposants sommets égratignant un ciel de fort mauvaise humeur. Je garde quand même, sans trop y paraître, un œil inquisiteur sur la vieille occupée à installer une bâche sous les arbres dans le pré des ânes. Elle s'agite si fébrilement qu'elle devient bientôt tout embrouillée dans ma vision. Je me demande bien ce qui se passe. Depuis plusieurs heures, elle néglige son potager. Sous l'ardeur du temps lourd, le carré de choux se met à sentir la soupe de cantine. Il y a partout dans l'air comme une odeur de soufre. Je n'ai jamais humé pareille détresse de paysage.

Du côté de la citadelle de montagnes, les choses ne s'arrangent pas non plus. La Griffes du Loup lance au loin comme des croquignoles tous les nuages qui l'approchent, pour ne quémander que les faveurs d'un grand cumulus roussâtre tout au jeu de l'escapade et du désir. Le favori se refuse et se donne, s'enfle et se tortille, pour s'étendre en bout de résistance comme un édredon, modulant dans le temps de le dire du lilas au parme, du mauve au violet. Un silence à briser les oreilles meuble de noir les basses terres, les hauts pays. Le hullement d'une chouette déchire d'un coup le néant de cette fausse nuit.

Au même moment, ma vieille hurle :
« Gare! Sirocco ! »

Ses quatre-vingts ans volent en éclats. Elle court comme une jeune fille d'un âne à l'autre, les guidant vers

l'abri qu'elle vient tout juste de dresser. Le souffle venu d'Afrique s'abat, impitoyable, sur toute la contrée en poussière cramoisie, en grêlons gros comme des boules de pétanque.

Il ne reste en guise de clameur dans l'auge du val blessé que les pleurs intarissables de la vieille qui étend ses tabliers, telle une djellaba de deuil, sur Péguy, le petit âne infirme dont l'orage n'a fait qu'une bouchée.

Ma chemise de lin accueille le sable caché au giron des pluies. Mes feuilles depuis si longtemps inhabitées sur la table d'à côté s'entachent d'argile vermillon. Je n'aurais qu'à laisser traîner le doigt pour que, dans l'éboulement soudain d'un lointain désert, s'inscrive le drame de ma vieille. Mes mots perdent toute sève devant ce chagrin plus grand que nature.

ÉLISABETH RECURT

POST-SCRIPTUM

Ça n'avait jamais été facile, le matin.

Les premières heures ne donnaient strictement rien. Mes pensées allaient de-ci de-là. Ça me prenait toujours deux cafés, des plaintes sur la texture du papier, la pauvreté de mes outils...

Puis le déclic avait lieu. Séduite par un pastel outremer, une poussière de ciel. Il me fallait assombrir un ton, réchauffer un ocre... je me laissais emporter, doucement. J'arrêterais quand je serais épuisée.

C'était en mars que j'avais reçu la bourse pour une résidence de trois mois dans l'Ouest, dans un atelier en pleine montagne... loin de celui, exigü, du boulevard Saint-Laurent.